RÉPONSE A LA LETTRE D'EUGÈNE.

Collége de Harrecourt 23 août 1541

Mon cher Lucien.

Il faut que je vous dise ici les idées que votre intéressante lettre a fait naître en mon esprit. Je ne puis me résoudre à vous cacher mon sentiment. La franchise est le caractère de l'amitié ; n'est-ce pas ce que vous me disiez souvent ? Si donc mes opinions semblent en quelque point heurter les vôtres, n'allez pas vous abandonner au dépit et murmurer contre moi.

Le pays où vous êtes vous offre un riant séjour. Vous y vivez heureux ; je m'en réjouis. Mais ces nouveaux peuples qui vous reçoivent n'ont certainement pas droit à tout l'enthousiasme que vous avez pour eux. Vous aimez à vous représenter leur manière de vivre sous les couleurs les plus agréables. Mais, Lucien, les idées les plus poétiques ne sont pas toujours les meilleures et les plus véritables. Tenez, l'imagination est souvent vagabonde ; si l'on n'a pas soin de s'en défier et de la tenir sous l'empire de la raison, elle peut nous entraîner dans de brillants écarts.

C'est sans doute pour vous être un peu trop abandonné à sa puissance, que vous regardez les sauvages de Stadacona comme les plus heureux des mortels. Pour moi, je les crois plus dignes de compassion que d'envie. En effet, Lucien, ne sont-ils pas étrangers à toute espèce de civilisation? Voyez : aucun d'eux ne connaît encore l'art de tirer de la terre ce qui peut les nourrir. On les voit errer à l'aventure dans les bois de leur pays, et se nourrir des aliments les plus grossiers.

Quel aspect repoussant doivent avoir ces enfants de la forêt. Il me semble les voir revêtus de peaux d'ours, d'original ou de caribou, horriblement hérissées de poil ; puis, pour ajouter à leur parure, emprunter les plumes de l'oiseau, ou bien la queue et les cornes des bêtes farouches. Soyez franc ; dites-moi, lorsque vous les avez vus pour la première fois, n'avez-vous pas été porté à croire que c'étaient des êtres étranges qui avaient bien peu de rapport avec l'homme ?

Sous leur extérieur misérable, ils cachent une barbarie de sentiments plus misérable encore. Peut-être que vous ne l'avez pas encore remarqué : leurs instincts cruels n'ont pas osé paraître devant des étrangers qu'ils regardent comme les fils du Ciel. Mais défiez-vous-en. Je tremble qu'une fureur anthropophage ne leur fasse quelque jour dépouiller ce respect. La vue d'un jeune français est bien propre a exciter leur gourmandise. Je vous l'assure, leur férocité égale celle des bêtes qu'ils poursuivent de leur flèches. Comme ces premiers mortels que nous représente la fable, ils sont possédés d'un naturel farouche. Puisse la voix harmonieuse d'un Orphée ou d'un Amphion venir bientôt faire naître en leur cœur des sentiments humains, et adoucir peu à peu l'âpreté de leurs mœurs !

En attendant, croyez-moi, Lucien ; ce n'est pas chez eux que vous trouverez le vrai bonheur. Aussi je vous souhaite fort pour votre intérêt, de ne jamais voir l'accomplissement de vos desirs. Vous ne pourrez pas trouver un Lethée, ni boire de ses eaux ; et je vous assure que, sans ce liquide merveilleux, le souvenir de votre condition passée vous dégoûterait vite de votre métamorphose.

Comme vous n'êtes pas égoïste, vous désirez ardemment de partager avec un ami le bonheur dont vous jouissez déjà parmi des peuples barbares. Vous me conseillez donc d'abandonner *le collége où je suis captif et dont le sombre aspect ne peut qu'attrister mon esprit.*

Détrompez-vous. Le collége est un lieu qui commande également et mon amour et mon respect. Je le regarde comme le temple de la science dont les professeurs sont les ministres. L'unique ambition de ces ministres zélés est d'enrichir les autres des trésors de l'instruction. Je prête une oreille attentive à leurs enseignements ; je sens que leurs paroles dissipent peu à peu dans mon âme l'ombre de l'ignorance. Je m'estime heureux d'être initié à une foule de connaissances dont je parle et j'enrichis mon esprit ; et ma reconnaissance remercie le ciel, auteur de ce bienfait.

Mais vous qui aimez tant la poésie, avez-vous oublié que les œuvres des génies de la Grèce et de Rome font passer les plus agréables moments. Le chantre d'Achille me transporte sous les murs d'Ilion. Tranquille sur mon siége, je suis sans danger spectateur des combats. Je vois deux armées, enflammées de courroux, se précipiter avec furie l'une contre l'autre. Les dards sifflent dans les airs ; mille guerriers tombent ; le sang coule à grands flots. Que de cris frappent mon oreille ! Tristes, éperdues et les cheveux épars, les troyennes courent de tous côtés sur les murailles d'Ilion, et poussent vers le ciel des clameurs douloureuses. Mais quel guerrier je vois soudain paraître ! sa fière contenance annonce rien de mortel ; de ses yeux semblent jaillir des flammes. La mort d'un ami l'appelle sur le champ de bataille. Il crie et les ennemis se troublent ; il s'élance, il bondit dans la plaine, tel qu'un lion, tel qu'un jeune léopard. Tout fuit ; rien n'échappe à ses coups, et je le vois enfin traîner par le champ de carnage les restes sanglants de celui qu'a immolé sa vengeance.

Mon âme épouvantée recule ; elle demande des amusements plus doux. Le grand poète de Rome accomplit ses désirs. Sa verve aimable fait succéder devant moi les plus riants tableaux. Il chante les montagnes et les bois ; les troupeaux bondissant dans les prairies et les moissons qui dorent les campagnes. Il me fait voir le laboureur et le berger réunis ensemble confondre leur joie et danser autour d'une victime couronnée de fleurs. Je crois être au milieu d'eux ; je partage leur gaîté pieuse, et je chante avec eux l'hymne du bonheur.

Voilà mes plaisirs. Il n'a tenu qu'à vous qu'ils fussent aussi les vôtres. Je déplore ce jour où des idées trompeuses, séduisant votre esprit, vous laissaient entrevoir le bonheur loin du collége. En abandonnant alors cet aimable séjour dont vous méconnaissez les douceurs, vous laissiez peut-être la réalité pour courir après l'ombre. Vous pourriez bien dans la suite reconnaître votre erreur, et vous abandonner à des regrets inutiles. Peut-être qu'après de longues courses lointaines, vous direz mais trop tard : j'ai longtemps poursuivi avec ardeur un bonheur imaginaire ; et mes lèvres altérées n'ont jamais pu saisir l'onde fugitive.

☞ On offre en vente à ce bureau une collection complète des huit premières années de l'*Abeille*, reliées en volumes séparés.

—Le mot de la dernière énigme est INNOCENCE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. payable davance. Les Pensionnaires s'abonent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A Sainte-Thérèse . . . . . M. A. Thérien

A Notre Dame do Levy. . . M. E. Clément.

A la Petite-Salle . . . M. L. Langis.

Chez les Externes.. MM. { P Doherty. Chs Baillargeon.

GEORGES ROY, Gérant